

BULLETIN N°368

JUILLET 2024

A P R È S A U S C H W I T Z

Union
des Déportés
d'Auschwitz



11

Deux familles dans la
tourmente du Vel d'Hiv

3 Célébrations
passées

8 Portrait :
Robert Waitz

10 Témoignage
intergénérationnel

14 Histoire de la
famille Stepanski

Mes chers camarades, mes chers amis,

Quelque chose ne va plus ! a lancé Ginette Kolinka, administratrice de l'UDA, le 19 juin dernier sur les antennes de France Info. Et elle ajoute « *Tout ce qui est extrême, c'est dangereux* », concluant par « *La haine, c'est déjà un pied à Auschwitz* ». Interrogée le 26 juin, Denise Toros-Marter, qui préside l'Amicale d'Auschwitz Marseille-Provence, s'interroge elle-aussi : « *Est-ce que l'histoire bégayerait ? Faut-il que tous les demi-siècles nous soyons confrontés à une poussée des tendances fascistes en Europe et dans le monde ? (...) Aurions-nous la mémoire courte ? J'ai envie de dire à mes compatriotes, ne laissez pas les extrémistes l'emporter, votez contre le racisme, l'antisémitisme, la xénophobie.* »

Leurs voix se mêlent à la nôtre pour dire notre inquiétude, notre vigilance et notre détermination. La xénophobie, le racisme et l'antisémitisme ne sont pas des abstractions, ce sont des maux qui pervertissent les esprits et qui peuvent mener aux pires crimes. Nous le savons.

Les statistiques officiels rendent compte de cette flambée des actes antisémites. Le ministère de l'Intérieur relevait

1 040 actes antisémites commis en quatre semaines après le 7 octobre 2023. Lors du 38^e dîner du Crif, le Premier ministre Gabriel Attal faisait état d'une augmentation de 300% au cours du premier semestre 2024 par rapport à la même période de 2023. 60% des actes antireligieux sont antisémites, ajoutait-il. Depuis, des dizaines et des dizaines de nouveaux faits se sont produits qui nous révoltent, comme la souillure du Mur des Justes au Mémorial de la Shoah à Paris et l'attentat contre la synagogue de Rouen.

Cet antisémitisme décomplexé exige des réponses fermes car ce sont les fondements mêmes de notre démocratie qui sont touchés et menacés par la montée de l'extrémisme sous toutes ses formes.

Jusqu'à notre dernier souffle, nous continuerons à témoigner et à alerter.

Le Président, Victor Perahia



PHOTO : UDA.

L'Assemblée Générale de l'UDA se tiendra le dimanche 20 octobre 2024, à partir de 14h30, dans les locaux des Espaces Vocation de Paris, rue Saint-Lazare, 75009 Paris. Elle sera ouverte aux membres à jour de leur cotisation.

Sommaire

3 Célébrations passées **8** Portrait : Robert Waitz **10** Témoignage intergénérationnel **11** Témoignages et transmission **14** Histoire de la famille Stepanski

Au moment où nous mettons sous presse, en raison du contexte électoral et des bouleversements liés aux Jeux olympiques, nous ne sommes pas en mesure d'indiquer les modalités d'organisation de la Journée nationale en mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'État français et d'hommage aux "Justes" de France.

Ours

En couverture Monument des Martyrs juifs de la rafle du Vel'd'Hiv (Paris). Oeuvre du sculpteur Walter Spitzer et de l'architecte Mario Azagury, 1994.

PHOTO : JEAN PIERRE DALBÉRA.

Directeur de la publication Victor Perahia

Rédactrice en chef Christine Guimonnet

Secrétaire de rédaction Raymond Riquier

Comité éditorial

Christine Guimonnet, Alexandre Bande, Maryvonne Braunschweig, Raymond Heimburger, Olivier Laliou, Jean-Pierre Lauby, Luc Nguyen Van Thuy, Raymond Riquier

Contributions Alexandre Brande, Roger Fajnzylberg, Christine Guimonnet, Georges Hauptmann, Victor Perahia, Yvette Levy

Partenaires techniques

N° de commission paritaire 1124 A 07041

Graphisme Leitmotif Creative Studio

Impression et routage Presse Pluriel

Date Juillet 2024

ISSN 1244-5673

Adhésion (pour adhérer au titre de l'année 2024, voir bulletin d'adhésion pages 5 et 6 à nous renvoyer dûment rempli)

Aidez-nous à tenir à jour le fichier des adhérents en nous communiquant tout changement. Nous avons changé d'adresse mail, écrivez-nous désormais à : contact@uda-france.fr (notre adresse maisonauschwitz@wanadoo.fr est toujours active).

U
D
A

U N I O N D E S D É P O R T É S D ' A U S C H W I T Z

7, rue Pécelet, 75015 Paris

01 49 96 48 48

contact@uda-france.fr

Association et inscription aux streamings : uda-france.fr

Patrimoine mémoriel, approche pédagogique : memoiresdesdeportations.org

Site pédagogique : shoaheduc.org

Hommage aux internés et déportés des camps du Loiret

Organisées par l'UDA et le Mémorial de la Shoah, en partenariat avec le Cercil- Musée Mémorial des enfants du Vel d'Hiv, l'association des Fils et Filles des Déportés Juifs de France et la commission souvenir du Crif, les cérémonies d'hommage aux internés et déportés des camps du Loiret se sont tenues le dimanche 26 mai à Pithiviers et Beaune-la-Rolande. Après les discours officiels des représentants des différentes autorités et institutions présentes, les gerbes ont été déposées au pied des monuments.

Notre président Victor Perahia a pris la parole lors de la cérémonie à Beaune-la-Rolande.

Mes chers amis,

Je suis très heureux de vous retrouver aujourd'hui.

Pour notre Union des Déportés d'Auschwitz, les cérémonies de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande sont extrêmement importantes.

Elles existent depuis 1946. Pour les survivants de la Shoah, rescapés et familles de disparus, la rafle du Billet vert, l'internement et les déportations opérés en ces lieux ont été d'emblée des événements majeurs qu'il fallait commémorer. Il fallait perpétuer la mémoire des victimes et ne pas oublier ces pages tragiques de notre histoire. Il fallait aussi remercier tous ceux qui aidèrent les internés au cours de ces longs mois pour soulager leur misère et aider leur famille.

L'Union des déportés d'Auschwitz leur est demeurée fidèle au cours de toutes ces années. Je vous remercie à mon tour d'être venus nous rejoindre.

Il est fondamental que cette mémoire de l'internement et de la déportation ne disparaisse pas. Nous devons honorer le souvenir de nos morts et nous devons expliquer et faire comprendre les mécanismes et les terribles conséquences de ce qui est advenu ici même.

Nous ne sommes plus nombreux à avoir connu l'enfer des camps, à peine une poignée. Nous voulons passer le relais aux générations suivantes et aux institutions qui nous ont rejoints, car l'oubli serait intolérable et dangereux pour notre avenir. Je pense en particulier au Mémorial de la Shoah avec qui nous co-organisons cette cérémonie.

Alors soyons tous ensemble pour commémorer demain encore et pour affirmer notre rejet de l'antisémitisme sous toutes ces formes.

Nous comptons sur vous.

Je vous remercie.

Victor Perahia, président de l'UDA

Anne Besnier, vice-présidente de la Région Centre-Val de Loire, Jacques Fredj, directeur du Mémorial de la Shoah, Annaïg Lefeuvre, responsable du CERCIL, et Eliane Klein, présidente du Crif Centre, entourent Victor Perahia, lors de son allocution à Beaune-la-Rolande le 26 mai 2024. PHOTO : CHARLES TREMIL



Discours prononcé lors de la cérémonie de Yom HaShoah 2024

par Yvette Lévy

Yvette Lévy fut arrêtée le 21 juillet 1944 avec les enfants de la maison de l'Ugif de la rue Vauquelin (5^e arrondissement de Paris) et déportée par le convoi 77 du 31 juillet au camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz-Birkenau.



Yvette Lévy avec François Heilbronn, vice-président du Mémorial de la Shoah, sur le parvis du Mémorial pour la cérémonie de Yom HaShoah tenue cette année.

© PHOTO : TREMIL / MÉMORIAL DE LA SHOAH.

C'était il y a si longtemps.

80 ans, c'est si lointain, inimaginable pour beaucoup d'entre-vous ; et pourtant pour moi comme pour nous les survivants de la Shoah, c'est si proche. Pas un jour ne passe sans que je repense à l'une de ces heures sombres.

80 ans, c'est toute une vie où la Shoah n'aura été qu'une parenthèse qui nous a marqué à jamais.

Dans la nuit du 18 au 19 avril 1944, la vie de notre famille a basculé quand les forteresses volantes américaines ont bombardé le nœud ferroviaire stratégique de Noisy-le-Sec. C'était les combats pour la libération de l'Europe, pour nous défaire de la dictature nazie et de l'emprise de ses complices. Nous habitons à proximité de la gare avec mes parents et mes deux frères. Nous avons tout perdu, sauf le plus important, la vie. Au petit matin, nous sommes partis à pied pour rejoindre Paris et le 18^e arrondissement où la tante Jeanne avait un appartement, 89 rue Lamarck. Elle n'y habitait plus car au rez-de-chaussée, il y avait un bureau de recrutement de la Légion des volontaires français et du Parti populaire français, ces compatriotes qui avaient choisi la collaboration avec le III^e Reich et qui haïssaient les Juifs.

Ma grand-mère avait fui l'Alsace et nous a rejoints à Noisy. Rue Lamarck, nous devons être totalement silencieux, sans chaussures, assis par terre, pour que personne ne nous entende.

Cela devint vite impossible. Mon frère a alors proposé que les enfants quittent ce refuge précaire pour aller dans des foyers gérés par l'Union générale des Israélites de France, les garçons rue de Montevideo, et moi rue Vauquelin, dans les locaux de l'école rabbinique, où un foyer de jeunes filles avait été ouvert.

Nous connaissions ces lieux car nous étions engagés dans les Éclaireurs et Éclaireuses israélites où j'étais entrée à l'âge de six ans en 1932. « Pour le bien, toujours prêt » était notre devise et elle le demeure pour des générations d'EI. Nous pouvons en être fiers.

Malgré la guerre et l'Occupation, nous avons continué à participer aux activités, contournant tous les obstacles, les humiliations, les interdictions, les brimades et les dangers. Tous les Juifs étaient la cible de la propagande et de la persécution antisémite. Ils avaient au moins réussi cela : nous vivions dans la peur, mais ils ne nous avaient pas brisés.

Je ne pourrai jamais oublier les jours suivants la grande rafle des 16 et 17 juillet 1942, quand nous avons été envoyés par nos chefs des Eclaireurs rue de la Roquette pour repérer et récupérer les enfants qui avaient pu se cacher ou furent laissés seuls, afin de permettre aux courageuses assistantes sociales des Eclaireurs de les récupérer discrètement en les rassemblant à l'Orphelinat Rothschild en attendant de les planquer.

Les EI étaient pour moi comme une seconde famille et le foyer de la Rue Vauquelin un havre de paix, malgré l'infinie tristesse de ces magnifiques enfants sans nouvelles de leurs parents, souvent arrêtés et déportés ou déjà orphelins.

Je vais avoir 18 ans. En ce printemps 1944, le poids si lourd de la guerre qui s'éternisait depuis quatre longues années, commençait à changer. Nous avons appris le débarquement allié en Normandie le 6 juin 1944. L'espoir renaissait.

Je ne pouvais évidemment pas oublier mes parents. J'étais devenue bénévole à l'Ugif rue de Téhéran. Je passais tous les midis rue Lamarck pour voir si tout allait bien. C'était impossible de les laisser. Je ressens encore la terreur de me retrouver face à des miliciens dans notre entrée d'immeuble.

Les semaines passent. Nous savons que les Libérateurs se rapprochent petit à petit. L'espoir grandit jour après jour.

Et puis arrive la nuit du 21 au 22 juillet, où nous sommes arrêtés par le commandant du camp de Drancy Aloïs Brunner. Les nazis multiplient les exactions contre la population civile ; la haine antisémite continue de se déverser sans limite et semble même décupler alors que l'imminence de la défaite se profile. L'attentat contre Hitler le 20 juillet déchaîne encore un peu plus leur folie meurtrière.

Voilà ce qui se passe la nuit du 21 au 22 juillet 1944 à Paris.

Il y a 80 ans, les petits enfants juifs des foyers de l'Ugif seront la cible de leur folie criminelle, innocents parmi les innocents.

Ce sont plus de 300 gamins des maisons d'enfants de toute la région parisienne qui sont arrêtés puis transférés au camp de Drancy.

Ils venaient de Paris, de Montreuil, de Saint-Mandé, de Louveciennes ; ils venaient de Neuilly, c'étaient les plus jeunes pris en charge dans la pouponnière. Si tous n'étaient pas amenés, Brunner menaçait de fusiller d'autres enfants dans la cour de Drancy.

Je suis très attachée à ces enfants qui sont partis pour l'éternité.

Grâce à Serge Klarsfeld, les 44 enfants de la colonie d'Izieu sont devenus lors du procès de Klaus Barbie un symbole de l'absolue singularité de la Shoah. Ce n'était que justice.

Mais pour moi, ces 300 gamins sont aussi un visage de la monstruosité nazie qui ne doivent pas non plus être oubliés. Ils ne sont pas les victimes collatérales et malheureuses d'une guerre entre forces armées. Non, ils sont la cible de la guerre



U

Adhésion pour l'année 2024

Vous souhaitez soutenir et adhérer à l'Union des Déportés d'Auschwitz.

D

L'adhésion est ouverte à toute personne. Merci d'envoyer le formulaire au dos dûment rempli ainsi que votre règlement à l'ordre de l'UDA (7, rue Pécelet, 75015 Paris). Vous serez tenus au courant de nos activités par le bulletin *Après Auschwitz*.

A

Déportés 70 €

Déportés sans pension, famille, amis 23 €

Étudiants, chômeurs 8 €

L'UDA accepte les dons.

Formulaire à remplir au dos.

que les nazis ont désigné comme tels pour les supprimer de la surface de la terre. Alors que les Alliés sont à 40 kilomètres de là, ils sont allés chercher des enfants, dont le plus jeune a deux ans, dans la torpeur de la nuit sous la menace de leurs armes pour monter dans leurs camions ; ils les ont conduits à dix kilomètres de Paris au camp de Drancy et de là transférés à 1 200 kilomètres au cœur de l'Europe pour les asphyxier dans de prétendues salles de douche avec de l'acide cyanhydrique.

Voilà ce qu'est un génocide, n'en déplaise aux ignorants, aux cyniques et aux falsificateurs !

Les dix jours passés dans la canicule au camp de Drancy ont été terribles, sans eau, sans aucune hygiène, au chevet des enfants totalement démunis et désemparés.

J'étais la seule des filles de la rue Vauquelin à ne pas être inscrite dans le registre des effectifs, grâce à l'intelligence et à la complicité de madame Mortier, son extraordinaire directrice. J'ai toujours menti en disant que mes parents avaient été tués dans le bombardement de Noisy pour ne pas compromettre leur sécurité. Par trois fois à Drancy, les policiers sont venus m'interroger et je suis restée muette.

Finalement, le 31 juillet 1944, 1 310 personnes quittent en autobus le camp de Drancy pour la gare de Bobigny où un convoi de wagons à bestiaux nous attend. Avec nous, il y a là un nouveau-né dans une boîte en carton en guise de berceau et un vieux monsieur grabataire sur une civière.

L'embarquement se fait très vite.

Nous partons pour une terre inconnue atteinte trois jours plus tard. À Drancy, nous parlions de Pitchipoï. On ne savait pas où on allait. C'était impossible d'imaginer ce qui allait nous arriver. À Drancy, la déportation, c'était Pitchipoï, c'est tout.

Je me souviens du train qui s'arrête à la frontière dans les Vosges ; les portes s'ouvrent ; on vide les tinettes ; le conducteur et le mécanicien français sont remplacés par des Allemands. J'apprendrai plus tard qu'il s'agit de la gare de Novéant ; on remet de l'eau dans la locomotive ; mais nous, on ne nous en donne pas.

Nous sommes rentrés dans Birkenau, dans l'obscurité, dans la nuit du 3 au 4 août. Une odeur âcre et désagréable que je ne pouvais pas alors définir flotte dans l'air. J'ai encore des décennies plus tard cette odeur dans la tête. Je sais depuis ce que c'est. Je l'ai su très vite en fait. L'odeur de la chair brûlée. Celle qui s'échappe des krematoriums de Birkenau qui fonctionnent à plein régime et dont l'ombre menaçante enserre la rampe où notre convoi vient d'arriver.

Dans une atmosphère lugubre, la nuit ténébreuse est déchirée par quelques projecteurs et par les phares de camions garés en épi le long de la rampe.

Nous sommes arrivés au camp d'Auschwitz-Birkenau et nous allons progressivement apprendre ce que cela veut dire.

La première étape est celle de la sélection à la descente des wagons. Je me retrouve parmi les 183 femmes qui intègrent le camp. 291 hommes le seront également. 836 d'entre nous sont directement assassinés. Nous sommes conduits à la Zentralsauna, à côté du Birkenwald.

Tout cela semblait tellement irréel. On ne comprenait rien de ce qui nous entourait. On nous a ordonné de nous mettre nues. C'était impossible, on ne voulait pas se déshabiller. Les SS et les kapos nous ont alors violentés. On nous a fait mettre en file indienne pour passer devant celui qui nous a tondu les cheveux et les parties intimes, on nous a tatouées, on nous a passé un produit désinfectant qui brûlait la peau. Puis on nous a jeté des vêtements et enfin des galoches.



Formulaire d'adhésion

Nom

Prénom(s)

Adresse

Code postal

Date de naissance

Courriel

Téléphone

Nous n'étions plus des hommes et des femmes aux yeux des SS depuis longtemps parce-que nous étions des Juifs ; mais maintenant nous sommes des stücks, des pièces utiles à l'effort de guerre. Cette utilité-là nous sauve au moins temporairement la vie quand tant des nôtres sont déjà morts.

Quand l'aube finit par se lever après une nuit de cauchemar éveillé, on nous conduit dans une baraque où un premier appel est fait. Nous sommes affectées dans l'ancien camp des familles tsiganes qui vient d'être liquidé. Les paillasses des malheureux sont encore chaudes. Nous sommes 12 jeunes filles de la rue Vauquelin. Nous ne nous quitterons plus sauf si la mort nous sépare. Nos matricules deviennent nos identités, mais ce que ne savent pas nos bourreaux, c'est qu'il en faut plus pour défaire notre humanité.

L'une de nos camarades, Simone Bloch, a demandé à la kapo où elle allait retrouver sa mère et son jeune frère. La kapo lui a désigné la cheminée d'un krematorium, et lui a dit qu'elle allait bientôt les rejoindre.

À Birkenau, on ne pensait qu'à la mort. Ce furent trois mois de terreur absolue. Pendant tout ce temps de la quarantaine, les kapos nous font porter des briques à l'usage inconnu. Nos corps et nos esprits s'affaiblissaient peu à peu. Nous avions en permanence la crainte de subir une nouvelle sélection qui nous enverrait du mauvais côté.

Un jour en octobre, il y a une nouvelle sélection. Nous avons entendu le coup de sifflet du SS ; en rang par cinq nous nous sommes alignées.

Mais ce n'est pas un départ vers la mort, c'est une chance qui m'a sans doute sauvé la vie. Je me retrouve choisie avec plusieurs dizaines de mes camarades pour aller travailler dans un camp extérieur.

Nous refaisons le trajet inverse. Passage à la Zentralsauna pour prendre une douche et recevoir des vêtements, propres et sans poux, un manteau avec un grand rectangle blanc et dessus une grande croix à la peinture rouge avec inscrit KL, des sandales en bois, un morceau de pain, et une rondelle de saucisson. Retour enfin sur la rampe de Birkenau où nous montons dans un train vers les Sudètes.

Nous rejoignons une usine d'armement à Kratzau où je resterai jusqu'au 9 mai 1945 quand l'heure de la délivrance sonnera enfin. Grâce à la solidarité au sein de notre groupe de Françaises, nous allons nous organiser pour pouvoir survivre.

De la maison de la rue Vauquelin, nous ne sommes qu'une dizaine à rentrer en France en 1945. Toutes les autres ont été

tuées comme pratiquement tout ceux des maisons d'enfants de l'Ugif.

À Paris, gare de l'Est direction l'hôtel Lutetia. Je pèse 36 kilos et je ne suis plus la jeune fille un peu insouciant que j'étais un an auparavant, mais j'ai la grande joie de retrouver mes parents et mes frères. La vie n'a pas été facile pour notre famille, mais nous ne souhaitons pas nous plaindre. Déjà après l'annexion de l'Alsace, nous avons tout perdu. Papa était grand mutilé de guerre. Quant à moi, je ne voulais pas les inquiéter. Bref, la vie a repris ses droits.

Pendant longtemps, la société n'a guère souhaité nous entendre. Nous avons toujours dérangé le confort et les certitudes de beaucoup, sans doute est-ce toujours le cas.

Je suis allée en Alsace pour me rétablir puis sur la côte basque. À la fin des années 40, j'ai commencé à militer rue Leroux à la FNDIRP puis à l'amicale d'Auschwitz à partir de 1950.

Je veux évoquer ici la mémoire de Pierre Kauffmann, qu'Henry Bulawko m'avait conseillé de rencontrer après-guerre, pour nous aider à faire valoir nos droits. C'était un homme admirable et adorable qui m'a laissé un superbe souvenir, lui qui fut un résistant héroïque et une noble figure de la communauté juive de France.

En ce jour de Yom HaShoah, les Juifs du monde entier se souviennent de ces terribles épreuves, celles d'un anéantissement programmé et partiellement accompli, contrecarré au premier chef par la résistance des Juifs eux-mêmes avec l'aide de rares soutiens. L'espace de quelques secondes, la vie s'arrête en Israël et les citoyens se figent au son des sirènes dans un geste d'hommage à la mémoire des six millions de victimes.

Plus que jamais, cet hommage silencieux et ce souvenir sont indispensables, mais c'est aussi par la réflexion, la parole et les véritables actes que nous pourrions empêcher la propagation de la haine qui porte en elle les ferments de nouvelles tragédies, 80 ans après l'arrestation et la mort des enfants juifs des maisons de l'Ugif.

Demain sera trop tard, c'est le combat d'aujourd'hui.

Je terminerai en remerciant les Justes et ceux qui nous ont tendu la main.

Je vous remercie.

Yvette Lévy

Robert Waitz (1900-1978)

par Georges Hauptmann¹, élève et collaborateur de Robert Waitz

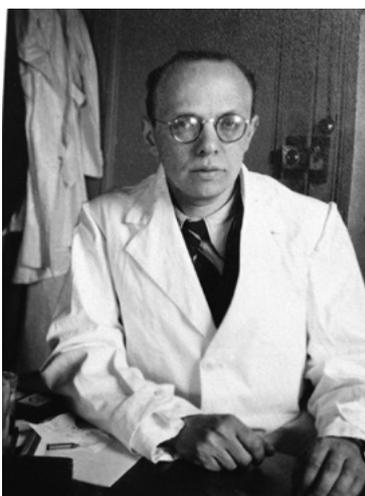
Résistant, déporté, président du Comité International d'Auschwitz de 1960 à 1968.²

Robert Elie Waitz est né à Neuvy-sur-Barangeon (Cher) le 20 mai 1900, fils de Josué-Wolf Waitz (1869-1933), né à Odessa et d'Adèle (Alice) Meyer (1871-1954), professeur de sciences naturelles. Le père de Robert Waitz a été médecin généraliste dans différentes villes et enfin à Bagnolet. Robert Waitz a étudié la médecine à Paris, devenu interne en 1923. Il a acquis une formation médicale vaste et très diversifiée en chirurgie, médecine et obstétrique auprès d'un grand nombre de sommités médicales.

S'intéressant à l'hématologie, le professeur Prosper Merklen (1874-1939) le fait venir à Strasbourg en 1932. Il est reçu à l'agrégation de médecine en 1933, nommé professeur agrégé en 1935. En 1938, Robert Waitz publie avec Prosper Merklen un remarquable Atlas d'Hématologie qui a permis « à toute une génération de jeunes hommes et de jeunes femmes d'apprendre l'hématologie » (professeur Jean Bernard).

Le 2 septembre 1939, après avoir été évacué à Clermont-Ferrand, comme l'ensemble de l'université de Strasbourg, il est appelé à l'activité en tant que médecin capitaine dans un hôpital d'évacuation primaire, démobilisé le 25 juillet 1940. Ne pouvant exercer ses fonctions en tant que Juif, il rejoint la Résistance et devient chef régional du mouvement Franc-Tireur en Auvergne (sous le pseudonyme "Prudent") puis chef adjoint des Mouvements Unis de Résistance créés par Jean Moulin.

La Croix de Guerre lui est attribuée avec la citation suivante : « S'impose aussitôt par sa valeur et devient un dirigeant. À



Robert Waitz à Clermont-Ferrand en 1941. PHOTO : AIMABLEMENT COMMUNIQUÉE PAR LE PROFESSEUR VINCENT ROHMER.

ce titre déploie une inlassable activité de propagande parmi la population et les étudiants et, au péril quotidien de sa vie et de sa liberté, s'adonne à l'organisation d'opérations militaires ».

Arrêté par la Gestapo le 3 juillet 1943, il est d'abord emprisonné dans la tour médiévale La Mal Coiffée à Moulins, puis transféré au camp de Drancy et déporté le 7 octobre 1943 dans le convoi 60 à Auschwitz. Robert Waitz est acheminé dans le camp d'Auschwitz III-Monowitz, créé en 1942 à proximité du chantier de construction de l'immense usine de la firme I.G. Farben destinée à produire du caoutchouc et de l'essence synthétique. Robert Waitz est tatoué du N° 157261.

Le camp de Monowitz est en principe un camp dit de travail mais Robert Waitz précise : « En réalité, ce camp est un camp d'extermination. Le détenu y est torturé par des souffrances multiples entraînant une déchéance progressive qui le conduit à la chambre à gaz ».

Robert Waitz est chargé des consultations dans le *Häftlingskrankenbau* (hôpital des détenus). À chaque arrivée d'un convoi, il se rend dans les blocks pour repérer les Français dans le but de les aider, en particulier pour obtenir leur affectation dans les *kommandos* (groupes de travail) les moins durs ou même leur engagement en tant que secrétaires ou infirmiers. C'est ainsi qu'il réussit à faire affecter à ses côtés Alfred Nakache, champion de natation, le "nageur d'Auschwitz"³, Georges Wellers, biologiste, Jacques Feldbau, brillant mathématicien. Young Perez, champion de boxe, est affecté aux cuisines.

¹ Professeur de médecine honoraire (Université de Strasbourg). Le jury lors de sa soutenance de thèse était présidé par le professeur Robert Waitz dont il devint le collaborateur puis le successeur. Il s'attache depuis des années à honorer la mémoire de Robert Waitz, d'Adélaïde Hautval et d'autres médecins résistants et déportés.

² Robert Waitz, médecin, résistant dans les camps d'Auschwitz III (Buna-Monowitz) et de Buchenwald. *Petit Cahier N° 15, Cercle d'étude de la Déportation et de la Shoah* – Amicale d'Auschwitz, septembre 2011, 116 pages.

³ Renaud Leblond, *Le Nageur d'Auschwitz*, L'Archipel, 2022, 250 pages.

Robert Waitz décide d'effectuer, avec l'aide de Georges Wellers, des recherches sur la dénutrition prolongée des déportés. « Nous trouvant nous-mêmes en qualité de détenus dans ce camp, nous étions employés au laboratoire d'analyses de l'hôpital des détenus. Étant donné la stricte surveillance à laquelle nous étions soumis de la part des Allemands, il nous fallut prodiguer de longs et patients efforts pour obtenir l'autorisation du médecin SS auquel nous n'avions dévoilé qu'une partie de nos recherches... Peu de jours avant l'évacuation du camp, nous avons pris la précaution de consigner les résultats de nos observations sous forme d'un tableau récapitulatif. Chacun de nous a emporté sur lui un exemplaire de ce tableau ». L'un d'eux « a eu la chance de conserver le tableau jusqu'à la libération le 15 avril 1945 par les armées américaines ».

Robert Waitz et Georges Wellers ont publié ainsi les résultats de leurs recherches à leur retour.

Après la terrible Marche de la Mort d'Auschwitz à Gleiwitz en janvier 1945, Robert Waitz est interné à Buchenwald. À la demande de Marcel Paul, principal chef de la Résistance française au sein du camp, il entre dans le Bloc 46 où les médecins nazis pratiquaient des expériences de transmission du typhus exanthématique. Robert Waitz y dérobe des dossiers de malades avant que les médecins nazis ne les détruisent, ce qui lui permettra de témoigner dès son retour de ces expérimentations à la Société de Médecine des Hôpitaux de Paris.

Le camp de Buchenwald comportait dans le Bloc 50 une unité de préparation d'un vaccin contre le typhus. Robert Waitz y a contribué, avec des biologistes polonais, Ludvik Fleck et Marian Ciepielovski, au sabotage de la production de ce vaccin destiné à l'armée allemande.

Il est rapatrié à Paris le 18 avril 1945 en compagnie, entre autres, de Marcel Paul et du professeur Charles Richet. À sa descente d'avion à l'aéroport du Bourget, il est interviewé par le journaliste Jean Quittard et déclare : « Nous espérons que l'enseignement que l'on peut tirer des événements des dernières années, de ce que nous avons vu dans les camps de concentration [...] devront servir pour que de tels faits ne se reproduisent et d'autres enseignements également devront montrer combien l'éducation, dans les universités, dans les écoles, doit être remaniée afin que cette génération s'oppose à ce que de tels faits ne se reproduisent ».

Robert Waitz a témoigné aux procès de Nuremberg en 1947 et de Francfort en 1952. De 1962 à 1968, il a présidé le Comité International d'Auschwitz et assuré de ce fait la mise en place du Monument International d'Auschwitz-

Birkenau. Il a prononcé des discours lors de la cérémonie de pose de la première pierre en 1965 et de l'inauguration le 16 avril 1967.

À son retour, Robert Waitz reprend ses activités à Strasbourg et obtient une chaire d'hématologie en 1961. Il crée le remarquable "Ensemble hématologique de Strasbourg" comprenant une Clinique des maladies du sang, un Centre de transfusion, de dessiccation et de fractionnement du plasma, un Institut d'hématologie.

Robert Waitz a été vice-président, puis nommé président, lors du premier congrès national de l'Amicale d'Auschwitz le 7 décembre 1946. Il le restera jusqu'en janvier 1950.

De nombreux survivants de la déportation dans le camp d'Auschwitz-Monowitz ont témoigné de l'action de Robert Waitz en leur faveur : André Berkover, Sam Braun, Roger Forest, Roland Haas, Noah Klieger, Freddy Knoller, Charles Palant, Jean Samuel, Serge Smulevic, Paul Steinberg, Marcel Stourdézé, Robert Wajcman, Jacques Zylbermine.

Le professeur Jean Bernard, chef de file des hématologistes français, lui a rendu hommage en ces termes : « Ceux qui ont touché, même partiellement, même temporairement, les horreurs de cet univers, mesurent les épreuves subies par Robert Waitz et sa grandeur. Constamment inspiré par deux sentiments, la nécessité de maintenir la dignité de l'homme, l'amour du prochain, il n'a cessé de porter secours à ses compagnons de malheur, assumant tous les risques, et quels risques, pour aider ».



Le professeur Jean Bernard félicite le professeur Robert Waitz (à gauche) lors de la cérémonie d'hommage avec remise de son buste le 11 janvier 1975. PHOTO : ARCHIVES PRIVÉES.

Transmettre, un devoir sacré !

par Roger Fajnzylberg, membre du conseil d'administration de l'UDA et ancien Maire de Sèvres

C'était il y a tout juste 82 ans.

Les 16 et 17 juillet 1942, 12884 hommes, femmes et enfants juifs sont arrêtés par la police parisienne lors de la rafle du Vél' d'Hiv'. Ils seront presque tous déportés à Auschwitz et exterminés par les nazis.

Rassemblant les Déportés, survivants d'Auschwitz et son annexe Birkenau, les familles des déportés morts là-bas ou décédés depuis, l'Union des Déportés d'Auschwitz commémorera ces heures tragiques et se souvient.

Je suis le fils d'Alter Fajnzylberg, d'un de ceux qui, sans papiers, puisqu'originaire de Pologne, a été arrêté après avoir combattu en Espagne dans les Brigades Internationales, puis interné dans des conditions affreuses, indignes, dans les camps du sud de la France.

Il est engagé par l'organisation Todt, qui employait alors massivement de la main d'œuvre en provenance des camps d'internement et des groupements de travailleurs étrangers (GTE) dans ses chantiers de l'Atlantique. Il part en réalité pour Lorient d'où il s'échappe pour rejoindre ses camarades résistants.

Il me racontait comment il avait été, se rendant à un rendez-vous clandestin, arrêté à Paris et interné dans à Drancy pendant 81 jours.

Ce camp était surveillé par la police française. Les conditions de détention étaient très dures. On leur distribuait une miche de pain pour sept personnes. Chaque prisonnier recevait une fois par jour un quart de litre de café et deux fois par jour un quart de litre de soupe dans laquelle il aurait fallu plonger pour trouver un morceau de feuille ou quelque chose d'autre. C'était simplement de l'eau sale. L'assistance médicale fonctionnait mal. La mortalité était très élevée. Soixante personnes sont mortes pendant ces 81 jours.

Le camp de Drancy était en lui-même un camp de la mort. L'assistance médicale ne leur était pratiquement d'aucun

secours. Il n'y avait aucun équipement dans les cellules. Seulement des lits sans paillasses, ni couvertures. Les cellules n'étaient pas encore terminées. Il y faisait d'autant plus froid que les gens avaient été tirés de chez eux en chemises de nuit ou pris dans les rues, qu'ils avaient été ainsi jetés au camp de Drancy et qu'ils n'avaient rien à se mettre.

Dans ces conditions, ils ont souffert de toute une série de maladies comme la tuberculose et la jaunisse. Par conséquent, les Allemands ont été obligés de libérer à peu près mille personnes gravement malades, dont la plus grande partie est morte après avoir été remise en liberté.

À deux reprises, il a assisté au départ de groupes d'otages : 35 à 50 hommes la première fois, 12 la seconde.

Puis il fut transféré avec un groupe de 100 personnes au camp de Compiègne.

Là, à leur grande surprise, les autorités allemandes les ont informés qu'ils étaient retenus comme otages en représailles contre les actes de résistance commis à Paris. Ils ont été détenus là pendant trois mois dans des conditions très dures, puis déportés au camp d'Auschwitz dans un groupe de 1 118 personnes.

À Compiègne, il y avait plusieurs camps, pour les communistes, les Russes, les Juifs, les Anglais et les Américains. Tous les jeudis, les Allemands venaient chercher plusieurs prisonniers dans le camp des communistes et les fusillaient.

À la fin de l'année 1941, le commandant militaire de Paris a ordonné que 50 juifs et communistes soient fusillés et que mille personnes soient déportées à l'est, aux travaux forcés. En exécution de cet ordre, ils ont été déportés à Auschwitz en mars 1942.

Il y restera jusqu'à la Libération.

Moins de 50 revinrent en France en 1945.

Deux familles dans la tourmente du Vel d'Hiv

par Christine Guimonnet

Dimanche 26 mai 2024.

La cérémonie de commémoration se tient, comme chaque année, à Pithiviers et Beaune-la-Rolande, deux villes du Loiret, indissociables de l'histoire de l'internement et de la déportation des Juifs. En ce moment particulier, mes pensées sont tournées vers deux familles, les Reiman et les Celgoh, vers Arlette et Fanny, dont les témoignages sont indissociables de mon engagement autour de l'histoire et la mémoire de la Shoah. Les camps ont disparu. Il faut chercher les noms sur les grandes plaques commémoratives. Abraham, Tauba, Eva, Bernard...

Arlette Testyler, née Reiman le 30 mars 1933, fille de déporté, enfant cachée, est l'une des dernières survivantes de la rafle du Vel d'Hiv. Elle raconte pour la première fois son histoire dans une petite salle à Drancy : émus et attentifs, mes élèves écoutent celle qui redevient la petite fille de neuf ans à l'enfance tourmentée par le nazisme et la guerre. C'est grâce à elle et à son mari Charles que j'ai pu organiser et financer mes voyages d'étude à Auschwitz-Birkenau. Mes élèves ont rencontré à plusieurs reprises Fanny Segal (1925-2005), née Celgoh, au lycée, à Drancy. Elle nous a accompagnés à Auschwitz-Birkenau en janvier 2000.

Fanny témoignait avec énergie et une grande modestie, insérant son parcours dans la grande histoire du siècle, celle d'une jeune fille française, issue de l'immigration, élevée dans une famille sans aisance financière mais convaincue de l'importance des valeurs de la République française : liberté, égalité, fraternité, instruction, travail. Elle fait tout de suite sourire les élèves en leur expliquant qu'elle est née le plus beau jour de l'année, celui de la fête des amoureux, le 14 février ! Avant d'ajouter : « *Je ne suis ni professeur d'histoire, ni professeur d'instruction civique, ni professeur de morale. Je viens simplement vous parler de ma vie, moi qui ne suis qu'un petit grain de sable dans l'histoire de la Shoah. Je suis fille d'immigrés juifs polonais.* »



Fanny Segal témoigne devant des élèves du lycée Paul Claudel de Laon en 1998. Elle désigne sur le bras gauche l'endroit de son tatouage numéro 46 571. PHOTO : CHRISTINE GUIMONNET.

Son père Abraham Celgoh, né à Zgierz le 7 août 1897, était maître bottier. Sa mère, Tauba Marczak, née à Konin en 1899, ne travaillait pas, mais avait tellement à faire, avec six enfants. Huit personnes dans un deux pièces-cuisine du 18^e arrondissement, au 7 rue Vulpian : Jacques, Fanny, Bernard, Eva et les deux plus petits, Michel et Madeleine, sont tous français par naturalisation. En 1940, l'attaque allemande jette sur les routes de l'exode une partie de la population. Chaque arrondissement de Paris ayant un département de repli, les Celgoh passent plusieurs semaines dans une ferme du village du Louroux-Béconnais, à environ 25 kilomètres d'Angers. Fanny travaille aux champs. Elle explique aux élèves que la rudesse des travaux agricoles, la fatigue, lui avaient servi à mieux supporter la dureté du camp. La famille finit par rentrer à Paris. Michel et Madeleine se trouvent alors dans le sud-est de la France, afin de soigner des affections pulmonaires dans un préventorium.

Le 27 septembre 1940, les Allemands promulguent une ordonnance définissant qui est juif et interdisant la zone occupée aux Juifs qui l'ont quittée. Ceux qui entrent dans les catégories de l'ordonnance ont jusqu'au 20 octobre pour se faire recenser. Les cartes d'identité arborent désormais le tampon Juif ou Juive. Entre le 8 octobre 1940 et le 16 septembre 1941, 26 lois, 24 décrets et six arrêtés antisémites paraissent au *Journal Officiel*. La Préfecture de police de la Seine dispose de trois fichiers juifs (familial, individuel adultes, individuel enfants), où se trouvent les familles Celgoh et Reiman. Fanny n'ayant jamais vu ces fiches, j'ai pu les lui montrer après plusieurs heures passées aux Archives Nationales à visionner des microfilms. On voit défiler avec émotion ceux dont on recherche la trace. Un immense cimetière de papier. En manipulant la bobine, on s'attarde sur les fiches de ces inconnus, venus de tous les horizons, de Pologne, des Balkans, de Turquie. À plusieurs reprises, le même motif d'arrestation : « *En surnombre dans l'économie nationale* ».

Identité, date et lieu de naissance, nationalité, adresse, profession, date d'arrestation, d'internement, de déportation et au verso de celle de Fanny, celle du retour. Un retour qui n'était pas prévu, mais la fiche est là, on la complète en 1945. Avec l'efficacité administrative, rien ne se perd.

Au printemps 1941 ont lieu les premières rafles de Juifs étrangers. Au cours de celle dite « du billet vert », organisée le 14 mai 1941, à Paris, des hommes sont convoqués pour identification d'identité et examen de situation. 3 700 sont regroupés avant d'être dirigés vers les camps de Pithiviers et Beaune-la-Rolande. La famille Reiman vit alors au 114 rue du Temple. Nés en Pologne, Abraham et Malka Reiman (née Zollkwer) sont parents de deux fillettes françaises,

Madeleine et Arlette. Abraham est artisan fourreur. Attaché à sa nouvelle patrie, nourri des idées de Voltaire et Rousseau, il est engagé volontaire jusqu'en juin 1940. Il fait partie des internés de Pithiviers.

Le 29 mai 1942, une ordonnance allemande impose à tout Juif âgé de plus de six ans le port d'une étoile jaune bien visible cousue sur le côté gauche du vêtement. Pour se les procurer, les Juifs doivent donner des coupons " textile ", le tissu étant rationné. D'une certaine manière, ils doivent payer ces marques infamantes. Ulcérée, Arlette refuse d'abord de sortir ainsi. Mais Malka Reiman emmène ses filles chez le photographe : toutes trois posent afin qu'Abraham puisse avoir une photographie.

Contrainte de quitter sa classe à cause de l'étoile, Fanny cherche du travail afin de rapporter un peu d'argent à la maison. La vie est difficile, les Juifs ne peuvent faire leurs courses qu'entre 15h et 17h. Le 16 juillet au matin, elle part travailler comme d'habitude, dans un atelier de fabrication de pantalons pour la marine de guerre allemande. Sa mère lui avait lancé en yiddish : " Fanny, t'as ta clé ? " Elle l'avait, et elle est partie sans savoir qu'elles se voyaient pour la dernière fois. De retour le soir, elle met la clé dans la serrure... Personne ! La maison sans dessus dessous ! Elle crie : " Maman, Bernard, Eva ! Où êtes-vous ? " La voisine lui a raconté leur arrestation. Le soir, son père est rentré avec son frère Jacques. Fanny est persuadée qu'il faut partir. Décidé à rester, pensant protéger ses enfants, Abraham Celgoh ne pouvait en imaginer les conséquences. Le lendemain, à 6h, la police est revenue et les a emmenés avenue des Gobelins, jusqu'à un garage qui servait de centre de rassemblement pour les Juifs du 18^e. Il y avait du monde, beaucoup de bruit, au milieu des familles, des paquets, des ballots, les enfants pleuraient. Fanny raconte s'être mise à pleurer aussi ; agacé, son père l'a giflée. Au policier qui entend faire cesser ce désordre, pleine de rage, Fanny crie qu'on ne peut pas l'arrêter, car elle est française. Mise au défi de le prouver, elle montre sa carte d'identité et son attestation de naturalisation. Perplexe, le policier laisse partir Fanny et Bernard. Ils voient leur père pour la dernière fois.

Abraham Reiman a quitté Pithiviers, déporté le 25 juin, dans le convoi 4. Il ne reviendra pas d'Auschwitz. Malka Reiman et ses filles, arrêtées le 16 juillet, sont enfermées dans la fournaise du Vel d'Hiv, où se trouvent Tauba Celgoh et ses deux adolescents, Bernard et Eva. Ce n'est qu'après la guerre que Fanny apprend ce que sa mère, Bernard et Eva ont enduré. On peut le savoir grâce aux récits d'adolescents qui ont pu fuir le vélodrome ou d'enfants rafiés mais libérés plus tard, et d'une assistante sociale qui décrit à son père une ambiance apocalyptique. C'était il y a 82 ans mais



Arlette et Charles Testyler : témoignage sur la rafle du Vél d'Hiv à Drancy dans le cadre de la préparation du voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau organisé pour les élèves du Lycée Paul Claudel de Laon. 1999. PHOTO : CHRISTINE GUIMONNET.

Arlette Reiman-Testyler s'en souvient comme si c'était hier : « *La colère de ma mère n'a pourtant pu empêcher la police de nous emmener. Nous avons préparé des paquets et de petits baluchons. En descendant l'escalier, j'ai vu que les quatre familles juives de l'immeuble étaient là. Il y avait mes camarades de classe. Les enfants les plus petits avaient deux, trois ans, les plus âgés treize. Nous sommes partis en autobus en direction du Vel d'Hiv. Encore aujourd'hui, des décennies après, j'ai peur et je ne peux jamais traverser la Seine au pont de Bir-Hakeim. Nous sommes restées plusieurs jours dans ce stade recouvert d'une verrière. C'était le plein été, il faisait une chaleur épouvantable. Nous étions plusieurs milliers, hommes, femmes, enfants de tous âges, vieillards, malades, grabataires, handicapés, femmes enceintes... Avec peu de nourriture, sans eau. Et deux sanitaires pris d'assaut. Les cris, le sang, les déjections, la puanteur m'ont terrifiée.* » Après plusieurs jours dans cette atmosphère irrespirable, les familles sont transférées dans les baraques de Pithiviers et Beaune-la-Rolande. La période d'internement permet de dresser des listes, afin de déporter d'abord des adultes et des grands adolescents ; des mères sont violemment séparées de leurs enfants plus petits. Les Celgoh sont rapidement déportés vers Auschwitz-Birkenau : Abraham par le convoi 13 du 31 juillet, Tauba par le convoi 14 du 3 août, Eva, 14 ans, par

le convoi 16 du 7 août et Bernard, 15 ans, par le convoi 23 du 24 août. On n'ose imaginer l'angoisse et la solitude de ces deux adolescents, entassés dans des wagons à bestiaux, ignorant où ils allaient, s'ils allaient retrouver leurs parents. Ils ont été gazés dans une des maisonnettes de la forêt, leurs cendres dispersées. Du 19 juillet au 2 septembre, 20 convois déportent 21 947 personnes. La plupart sont assassinées dès leur arrivée à Auschwitz.

Lurrant la gendarmerie, Malka Reiman réussit à quitter Beaune-la-Rolande et trouve refuge avec ses filles dans la région de Vendôme. Elles sont cachées pendant trois ans, dans une vigilance constante.

À Paris, les mois s'écourent, entre survie et angoisse quotidiennes. Fanny doit mettre à l'abri Michel et Madeleine, heureusement hébergés par Madame Rochereau, la fermière du Louroux-Béconnais. Dénoncés en juin 1943, Fanny et Jacques arrivent à Drancy. Fanny se rappelle de l'escalier 14, au quatrième étage, des châlits avec des paillasses pleines de vermine, des bottes luisantes du SS Brunner. N'ayant plus de famille, ils ne peuvent recevoir de colis. Une des internées essaie de tromper l'angoisse en racontant *Autant en emporte le vent*. Un nom revient, Pitchipöi.



Arlette et Charles Testyler avec les élèves du Lycée Paul Claudel de Laon en janvier 2003, peu avant le voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau. PHOTO : CHRISTINE GUIMONNET.

La déportation a lieu le 23 juin 1943 par le convoi 55. La veille, le groupe est rassemblé dans une partie du camp, sur de la paille moisie. Vers 3h du matin, il faut descendre dans la cour intérieure. Après l'appel, le trajet en bus jusqu'à la gare de Bobigny, 1 018 personnes grimpent dans les wagons à bestiaux dont les portes sont hermétiquement fermées. Fanny raconte le début de l'horreur, avec ce voyage atroce, dans la chaleur, la puanteur, sans pouvoir s'asseoir. Parfois, elle tentait de respirer au niveau de l'ouverture grillagée.

Sur la rampe de Birkenau, les femmes sont séparées des hommes. Elle n'a jamais revu son frère. 518 personnes sont gazées à l'arrivée. 283 hommes et 217 femmes entrent dans le camp. Tondue, rasée, humiliée, tatouée, Fanny devient le 46 571, numéro à connaître en allemand, en polonais et à mémoriser rapidement pour éviter les coups qui pleuvent tous les jours. Elle découvre vite le destin des autres déportés, désormais au *Himmelkommando*, comme le disent les détenus en montrant la fumée.

Un dimanche de janvier 2000, Fanny raconte Birkenau : le froid en hiver, la boue au printemps, la chaleur en été, la faim et la soif qui tenaillent, les appels interminables, les fosses

d'aisance avant la construction des latrines en béton. En plein hiver, par -15°C , avec les élèves, nous avançons dans la neige, dans l'atmosphère glacée de l'immensité du camp. À chaque pas, Arlette pense à son père, Charles à ses parents, à sa sœur Faigele, gazés en 1942.

Fanny veut absolument nous montrer « sa » baraque, dans le camp des femmes. Elle évoque la nourriture infecte qu'il fallait quand même manger pour tenir, la soupe (en apprenant à se placer au bon endroit de la file pour avoir quelques légumes et pas un liquide clair), le pain dont les kapos volaient toujours une partie, les rondelles de saucisson de cheval, l'ersatz de café. Le travail de nuit à l'usine est moins pénible que dans un kommando extérieur. Elle se rappelle la révolte du Sonderkommando le 7 octobre 1944, le courage des déportées employées dans une usine à l'extérieur du camp, qui avaient rapporté de la poudre explosive cachée dans les ourlets de leurs jupes. Cette poudre, transmise à des hommes des *Sonderkommandos* permit de détruire le crématoire IV. Les femmes ont été pendues, deux devant l'équipe de jour, deux devant l'équipe de nuit.

Devant l'avancée des troupes soviétiques, les Allemands font évacuer le camp, déclenchant la « Marche de la mort », qui décime des déportés très affaiblis, contraints d'avancer sous peine d'être abattus. Les femmes se soutiennent, marchent par quatre, deux au centre afin de se reposer, deux sur les côtés qui entraînent les autres, avant de permuter. Après avoir transité par Ravensbrück, Fanny est libérée au camp de Neustadtglewe en 1945. Elle est la seule survivante de sa famille : « *Je n'avais plus personne. Nous venions d'un milieu extrêmement modeste mais il n'y avait plus rien. Notre appartement était occupé par une autre famille. Il avait été vidé, jusqu'à la dernière casserole. Il ne me reste aucun souvenir de famille. Je ne peux même pas vous donner une photographie de moi adolescente.* ».

Malka et ses filles ont survécu. Elles apprennent la mort d'Abraham à Auschwitz I, alors qu'il avait passé le cap de la sélection. Toutes doivent se reconstruire, par-delà la douleur et l'absence.

Quelques années plus tard, en parcourant les murs de la salle du Mémorial de la Shoah où sont les photos des enfants, je découvre une photo d'Eva et une de Bernard. Je peux enfin mettre un visage derrière leurs prénoms.

Le témoignage d'Arlette Testyler
J'avais 9 ans quand ils nous ont raflées
 publié par les éditions Hugo Doc vient de
 sortir en librairie et vous pourrez en lire
 la recension dans notre prochain numéro.

La famille Stepanski, du convoi 1 au convoi 77

par Alexandre Bande, historien, professeur de classes préparatoires aux grandes écoles

Le 30 juillet 1944, Rebecca Stepanski écrit à un ami de la famille pour le remercier de lui avoir fait parvenir des colis au camp d'internement de Drancy. Elle affirme alors : « *nous sommes en parfaite santé, nous partons plein de courage avec le grand espoir de revenir bientôt* ». Elle vient d'apprendre que le lendemain, elle pourra voyager dans le « wagon des enfants » et accompagner Jeanine, sa fille et Daniel, son fils. Les Stepanski sont sur le point de quitter Drancy par le convoi 77¹ à destination de Birkenau qui part de la gare de Bobigny le 31 juillet 1944.

Rebecca Stepanski, née Franz à Paris (11^e), a épousé le 7 avril 1932, Henri Stepanski, lui aussi né à Paris. Le couple vit au 60 rue de la Faisanderie, dans le 16^e arrondissement. Henri est dentiste. Les enfants fréquentent les établissements scolaires du quartier. Jeanine, née en avril 1933 est scolarisée au Lycée Molière alors que Daniel, né en janvier 1937, est inscrit, pour l'année 1943-1944, au lycée Janson de Sailly. En raison de son jeune âge, il fréquente comme c'est l'usage pour les familles aisées, les petites classes de l'établissement et ne va pas à l'école primaire. Sérieux et travailleur, malgré une absence une bonne partie du second trimestre, Daniel a été gratifié d'une belle appréciation de fin d'année : « *Bon petit élève. Progrès très satisfaisant* », peut-on lire sur le dernier bulletin de sa scolarité (juin 1944) peu avant sa déportation. À cette date, la famille est diminuée par l'absence d'Henri.

En effet, alors âgé de 35 ans, Henri Stepanski a été arrêté le 12 décembre 1941 lors d'une des premières rafles de Juifs en France, « la rafle des notables ». Lors de cette rafle organisée par l'occupant allemand, 743 Juifs majoritairement français, ayant une situation confortable, sont arrêtés et internés à l'École Militaire, à Paris, puis transférés dans le camp de Royallieu, à Compiègne. Victime des directives données par

Théodore Dannecker, le responsable des affaires juives de la Gestapo en France, Henri est déporté le 27 mars 1942, avec 1 111 autres hommes, par le premier convoi parti de France, en direction d'Auschwitz.

Le reste de la famille Stepanski est loin de s'imaginer ce qu'a vécu Henri, comme en témoigne la lettre de Rebecca mentionnée plus tôt, et où elle écrit également à son correspondant « *peut-être reverrais-je Henri plus tôt que je ne le pensais ? Si cela était, je serais impatiente de partir. Ce n'est pas « adieu » que je vous dis, mais « au revoir », et à bientôt* ». Elle ne le sait pas encore, mais son mari qui a été, comme les autres déportés de ce premier convoi, forcé à travailler, est rapidement décédé, certainement du fait des mauvaises conditions de vie au sein du camp d'Auschwitz, au début du mois d'avril 1942. Pendant plusieurs mois, malgré les menaces qui pèsent sur les Juifs de France, Rebecca, Jeanine et Daniel sont parvenus à vivre dans Paris. Mais ils sont arrêtés le 14 juillet 1944 par la Gestapo à leur domicile. Daniel, sa sœur et sa mère, sont internés le 19 à Drancy.

Le 31 juillet, Rebecca, Jeanine et Daniel montent dans l'un des wagons du convoi 77, avec 1 305 autres déportés juifs, dont près de 20% d'enfants. Dans la nuit du 3 au 4 août 1944, le convoi arrive au cœur du camp de Birkenau. Après la sélection, Daniel, sa sœur et sa mère, tout comme 833 autres personnes, sont envoyées vers la chambre à gaz pour y être assassinés.

Les quatre membres de la famille Stepanski présentent cette particularité qu'ils ont été touchés par le premier et le dernier des grands convois de Juifs déportés à destination d'Auschwitz. Aucun d'entre-eux n'est revenu.

¹ Cet article doit beaucoup aux fiches mises en ligne sur le site « Convoi 77 » par Chanthuyan Chandravarathan et Laurent Gerome, Francisco Santos, Benjamin, élèves de Terminale du lycée Molière, Paris. Solal Magnan, Lila-Rose Choisy-Bourgade, Marie Tafarielli, Isée Guillon, Marguerite Sablier, étudiants en hypokhâgne AL au lycée Janson-de-Sailly. Encadrés par Jennifer Ghislain, Anne-Marie Poutiers (lycée Molière) et Alexandre Bande (lycée Janson-de-Sailly).
convoi77.org/deporte_bio/rebecca-stepanski
convoi77.org/deporte_bio/jeanine-stepanski
convoi77.org/deporte_bio/daniel-stepanski

Après Auschwitz

BULLETIN MENSUEL

DE L'AMICALE DES ANCIENS DÉPORTÉS D'AUSCHWITZ

Fédération Nationale des Centres d'Entr'aide des Internés et Déportés Politiques - 10, rue Leroux-16°

NAISSANCE DE L'AMICALE

Quelle joie de savoir notre terre libérée des hordes allemandes, des horreurs que...

ROSETTE SENDER NOUS TRANSMET DES COURRIERS DE CAPTIVITÉ FORT POIGNANTS. NOUS EN AVONS SÉLECTIONNÉ DEUX.

Elle est la fille de Marcel Sender (1914-2003), originaire, comme sa femme, de la banlieue de Varsovie, prisonnier de guerre près de Leipzig, épargné par les dispositions de la convention de Genève. Sa mère, Gitla, née Goldfarb, est internée du mois de décembre 1942 à juillet 1944 au camp de Drancy, avec un séjour bref au camp de Beaune-la-Rolande en 1943 et un séjour au camp de travail Lévitane d'octobre 1943 à mars 1944. Elle est déportée à Bergen-Belsen le 21 juillet 1944 (convoi 80 B).

Le transport à destination de Terezin le 7 avril 1945 est stoppé par l'armée américaine à Farsleben près de Magdebourg le 13 avril. Son retour à Paris est daté du 14 ou du 15 mai 1945.

Son grand-père maternel David Golfarb est interné à Drancy le 5 décembre 1942 pour être déporté à Auschwitz par le convoi 46 du 9 février 1943. Sa femme, Chaja née Korkarz, est arrêtée le 16 juillet 1942 pour être internée au Vel d'Hiv avec ses deux filles Rosette et Paulette. La mère est déportée par le convoi 14 à Auschwitz pour être assassinée, et ses deux filles, par le convoi 16 à Auschwitz pour y être également assassinées.

Aucun membre de sa famille restée en Pologne n'a survécu au ghetto de Varsovie.

De gauche à droite, deux courriers. Demande désespérée le 17 juillet 1942 de Paulette et Rosette Golfarb, celles qui auraient pu être les tantes de Rosette Sender / Courier de Gitla Golfarb à son mari, prisonnier de guerre, depuis le camp de travail Lévitane, et avant sa déportation au camp de concentration de Bergen-Belsen.

Paris le 17 7 1942
Ma Sweetie chérie
Je t'écris ce mot pour te dire de la part de Maman que tu t'adresser au bureau comme quoi elle ma sœur tu peux vous garder l'air de toi à la maison et que tu as la possibilité de vous élever Maman te demande de t'en occuper le plus tôt possible -
Je t'embrasse
Bonne nuit
Rosette

Paris le 5 Juin 1944
Ma Sweetie chérie -
Voilà j'ai répondu à ta lettre du 4 Juin - j'en suis sûr que tu correspondras avec M. de Gruy et tu seras contente car elle t'écrit aussi / et ses lettres doivent être intéressantes - j'ai reçu les mêmes tellement belles, que j'espère tu dépenses le temps en nous en vivras notre vie commune que sur papier j'ai éprouvé mais mieux se faire j'en suis sûr du côté mais que moi est de qui s'en va !
Tu me demandes si le fils de Maman est avec elle non non il n'y a pas d'enfant - il vient la voir en visite les deux des voisins à elle d'ailleurs charmants en s'occupent de lui aujourd'hui c'est sûr - j'ai vu sa visite et j'ai écrit à elle et tu savais comme j'ai envie de m'occuper qui va avec leurs enfants ! il est très intelligent son fils elle a des beaux moments - son mari c'est sûr en fait la sollicite et que chargé de te dire bien des choses - j'en suis sûr que tu sauras tout bien de la nature d'est avec bonne en possible - j'espère te lire longuement de chez toi et de la cause de mes plus ardents baisers
Sweetie

POURSUIVONS NOTRE COLLECTE POUR LA COMMÉMORATION DE 2025

Poursuivons notre collecte de souvenirs, de photos, de témoignages, de documents sur cette période qui court depuis le 27 janvier 1945. Vos familles ont peut-être encore des documents ou désirent apporter un éclairage sur cette longue période. Vous pouvez écrire, envoyer des mails à l'UDA ou nous téléphoner : 7 rue Pécelet, 75015 Paris | 01 49 96 48 48 | contact@uda-france.fr